

FEUILLES, TOMBEZ

Feuilles mortes tombez, sous les coups du mistral
Tombez, tourbillonnez sur le sol glacial ;
Chênes, ormes, bouleaux, dépouillez vos fronts sombres,
Que vos branches n'aient plus leurs douloureuses ombres.

* *

Fuyez, envollez-vous aux quatre vents du ciel ;
Dispersez bien au loin votre accent trop cruel,
Emportez avec vous nos douces surséances,
Mais emportez aussi nos amères souffrances,
Avec vous vont sombrer d'ineffables plaisirs,
De suaves bonheurs, de joyeux souvenirs.
Avec vous je le sais disparaissent les rêves
Dans les bois, sur la mer, sur le sable des grèves,
Le charme pénétrant de l'été, des beaux jours,
La nature parée et ses brillants atours ;
Mais si le souvenir des beaux mois de vacances
Est entouré d'amour, de douces jouissances,
Il est aussi l'écho de douloureux chagrins.
S'il éveille en nos cœurs quelques sons argentins,
Il fait aussi vibrer le glas de la souffrance ;
Et du bonheur passé, la tendre souvenance
Apporte avec son charme une amère douleur.
Le plaisir sans revers n'est pas notre bonheur.
Ils ne sont pas pour nous ces beaux jours sans nuage,
Et ce ciel si brillant exempt de tout orage
Quand on se croit plongé dans les plus doux bonheurs
Après, à peine un jour, on n'y voit que des pleurs
Et c'est pourquoi je veux que les feuilles jaunies,
Dispersent dans le vent leurs tristes harmonies.

* *

Feuilles mortes tombez, sous les coups du mistral
Tombez, tourbillonnez sur le sol glacial ;
Chênes, ormes, bouleaux, dépouillez vos fronts sombres,
Que vos branches n'aient plus leurs douloureuses ombres.

J. Archambault

LE PRINCE ET LE PAYSAN

Un prince faisait son voyage de noces, en compagnie, bien entendu, de la princesse, sa femme.

L'heureux couple traversait, incognito, la Forêt Noire, si renommée pour la plus grande beauté de ses sites charmants. Ils cheminaient à petites journées, ne manquant jamais l'occasion de se reposer au moindre petit village qu'ils rencontraient sur leur parcours, pour jouir à leur aise et loin des regards incommodes, de leur nouveau bonheur et des sites pittoresques de ces différents endroits.

Assis, un jour, à l'ombre d'un arbre sur le bord du chemin, le prince, comme le plus commun des mortels en pareille circonstance, avait passé son bras autour de la taille de la princesse et l'attirant doucement à lui, murmura d'un ton passionné, en regardant le ciel :

— Je ne crois pas, ma bien-aimée Louise, qu'il y ait au monde deux êtres aussi heureux que nous.

Sa femme le remercia d'un tendre baiser et se répandit en mille conjectures sur la possibilité de vivre à deux dans une chaumière, avec de minces appointements et être aussi heureux que si on habitait un palais magnifique, avec un revenu princier. Comme pour lui donner la réplique, un paysan des plus robustes apparaissait sur le chemin, fredonnant tout en marchant, un air des plus joyeux.

— Demandons-lui donc, dit la princesse, à ce campagnard, s'il est réellement heureux ?

— Arrive ici, mon bon, je désirerais te demander quelque chose, dit le prince, en ajustant son binocle. Es-tu réellement aussi joyeux, aussi heureux que tu en as l'air ?

— En voilà une question, par exemple !

— Je veux tout simplement savoir si l'état de votre esprit est en rapport avec votre mine satisfaite ?

— Oui, je crois que je n'ai rien à envier au bonheur des autres. Je mange et bois, selon mon besoin, et j'ai un appétit aussi vorace que celui d'un facteur. Ma femme et mes enfants se portent bien. Je n'ai aucun souci du lendemain.

— Dois-je croire alors que tu n'as aucun sujet de tracasserie ?

Le paysan se gratta le front et répondit :

— Oui, il me semble en effet, maintenant que j'y pense, que mon sort pourrait s'améliorer un tant soit peu. Je travaille dru, voyez-vous, toute la semaine, et, le dimanche, je ne me fais pas scrupule d'aller à l'auberge et d'y prendre un petit verre pour me rincer le gosier. J'y rencontre de vieilles connaissances : on prend un verre, puis deux, puis trois et sans que je m'en rende bien compte, j'ai bien une dizaine de verres dans le corps, lorsqu'arrive l'heure de m'en aller. Rentré à la maison, la bourgeoisie me fait une scène à tout casser et je vous assure qu'il fait chaud chez nous quand elle s'en mêle. S'il était possible de modifier un peu son caractère sous ce rapport, je ne crois pas que je trouverais à redire.

— Tu devrais en mourir de honte, s'écria la princesse indignée. Comment ! d'après ton propre témoignage, tu ne vauds guère mieux qu'un soulard ! Tu dépenses ton argent à te remplir le ventre de bière, au lieu de l'employer à habiller ta femme et tes enfants qui, avec ton mauvais exemple sous les yeux, finiront tôt ou tard par mal tourner ; et lorsque ta femme te fait des reproches bien mérités, au lieu de l'écouter et de suivre ses bons conseils, tu te permets de rire d'elle et de l'insulter. Oh ! misérable que tu es !

Le paysan heureux écouta, bouche béante et tout ahuri, cette avalanche de reproches de la princesse ; puis, revenu à lui, il se tourna du côté du prince en clignant un peu de l'œil et lui dit d'un ton goguenard :

— Mais c'est une vraie harpie que tu as là ; absolument comme la mienne ! Je te plains, pauvre homme. Et il s'en alla en riant aux éclats.

COL-FICHU EN FOURRURE

Le col est en martre du Canada, avec pans de 16 pouces sans les têtes de 3½ pouces et les queues de 6 pouces de long. La pèlerine à 4½ pouces de large. Col



PÈLERINE-FICHU EN FOURRURE

droit sur 2½ et col raide à 6 pattes laitonnées sur 3½. Ces deux cols sont doublés de fourrure, mais la pèlerine est doublée de soie sur ouatine. Fermer par des agrafes sur toute la longueur des devants.

ERRATA.—Au lieu de G. Rivet, lisez J. Rivet (Joseph), à l'article : *Lourdes*. M. J. Rivet est l'organisateur des pèlerinages à Lourdes.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

L'on joue *All Comforts of Home*, cette semaine, au Théâtre Français. C'est, sans conteste, la meilleure production de la saison. Les critiques de Londres et de New-York s'accordent à dire que c'est une comédie des plus intéressantes et des plus humoristiques. Elle a été beaucoup jouée ; mais il faut admettre, aujourd'hui, que c'est une pièce recherchée dont la production est très dispendieuse. M. Phillips, l'habile gérant de ce théâtre, a mis de côté la question des dépenses.

Les célèbres sœurs Franzioila amusent le public dans les entr'actes.

La soirée des étudiants est fixée à jeudi soir, alors qu'il y aura salle comble.

AU MONUMENT NATIONAL

Nous venons d'apprendre qu'une compagnie dramatique française jouera au Monument National, lundi le 29 novembre. *Monte Cristo*, le drame si populaire de Alex. Dumas père tiendra l'affiche. Parmi les acteurs, nous remarquons MM. Léon Petitjean, Jos. Charpentier, Em. de Lévis et de Launay etc.

Cette compagnie française se propose de donner aussi plusieurs représentations dans le courant de l'hiver. *Ruy-Blas*, *Don César de Bazan*, *Lucrece Borgia*, *Les Trois Mousquetaires*, etc., seront mis immédiatement à l'étude. C'est une bonne occasion pour nous, Canadiens, qui n'avons pas de théâtre français à Montréal, d'encourager l'effort de cette nouvelle compagnie dramatique.

La vente des billets se fait dès maintenant.

PARC SOHMER

L'administration de ce joli parc annonce une série d'amusements populaires, récréations de toutes sortes, représentations choisies, dans un endroit délicieux, plein de charme, admirablement situé.

NOUVELLES A LA MAIN

Un hôtelier retiré fait lui-même l'éloge bien senti de sa fortune.

— Le peu d'argent que j'ai, s'écrie-t-il avec emphase, je puis dire que je l'ai gagné sou à sou !

* *

Monsieur, en s'habillant, s'aperçoit que ses devants de chemise commencent à s'user. Il s'en plaint à son valet de chambre qui, prenant la chose gaiement :

— Monsieur a bien raison, elles ne passeront pas l'hiver : elles s'en vont de la poitrine !

GRAVURE-DEVINETTE



Ce pauvre policier prussien ! est-il embarrassé du riche tapis qu'il porte ! S'il pouvait en trouver le propriétaire ?